

## L'ordre des éléments des énoncés en V + SE + SN dans la littérature grammaticale

0.1.— En étudiant la présentation et l'analyse des énoncés en SE dans la littérature grammaticale, on avait dû noter, dans la *GRAE* et dans le *Curso* de GILI GAYA au moins<sup>1</sup>, la prise en charge implicite ou explicite de l'ordre des mots dans les constructions du type SE + V(erbe) + S(yntagme) N(ominal). En effet, si elle considère *La felicidad SE desea por todos* («oración segunda» = avec agent exprimé) comme la seconde solution pour exprimer la voix passive (avec un SE «signo de la voz pasiva», et non pas réfléchi), aux côtés de *La felicidad es deseada de todos*, sans altération aucune de l'ordre des termes, l'ACADEMIE propose, en face de *La felicidad es deseada* («oración primera» = sans agent exprimé), non pas, comme on pourrait s'y attendre, par homologie avec le couple antérieur, *La felicidad SE desea* mais *SE desea la felicidad*<sup>2</sup>. Selon GILI GAYA, dans *Las paces se aceptaron*, «la oración es impersonal en el sentido de que no hay determinación del sujeto agente; pero seguimos sintiéndola como pasiva, equivalente a *Las paces fueron firmadas*». Du fait de l'existence, depuis le XVe siècle du modèle *SE ayuda a los estudiantes*, dans lequel il voit

---

(1) *RFE*, 40 (1978-1980), P. 178, 1.1.2., Rem. IV et p. 197, 1.5.2. Désormais abrégé en *Enoncés en SE*.

(2) *Gramática de la lengua española*, nueva ed. reformada, Madrid: Espasa-Calpe, 1931, 275 a et b.

l'origine historique de la construction non-canonique *SE vende botellas* (contre *SE vendeN botellas*)<sup>3</sup>, et du fait que la présence d'un substantif au singulier interdit toute variation d'accord, donc tout «signo gramatical que exprese cuál es la representación o intención dominante», c'est à l'ordre des mots qu'il revient à ses yeux d'orienter l'interprétation de ces séquences en *SE*. A partir de *SE + ha divulgado + la noticia*, on peut donc bâtir deux énoncés, d'après lui opposables, en jouant seulement sur l'agencement interne:

«es evidente que en *SE ha divulgado la noticia* cabe pensar que alguien *la ha divulgado* (impersonal activa) o que *ha sido divulgada* (impersonal pasiva). Parece que la anteposición del elemento intencionalmente dominante contribuye a sugerir el pensamiento que impone la oración. Compárese el efecto estilístico de *SE ha divulgado la noticia* con el de *La noticia SE ha divulgado*».

Certes, d'autres éléments de l'environnement linguistique, quand il y en a, peuvent concourir à asseoir l'une ou l'autre des interprétations. Néanmoins, même en leur présence, mais surtout en leur absence, quand on ne peut jouer sur l'accord numérique entre le nom et le verbe, leur ordonnance demeure l'unique indice décelable à l'intérieur de l'énoncé<sup>4</sup>. L'*Esbozo*, que l'on n'avait pas examiné dans *Enoncés en SE*, s'est beaucoup inspiré de GILI GAYA. Outre qu'un bon nombre des exemples sont inchangés par rapport à ceux du *Curso*, il arrive qu'il en recopie le texte mot pour mot<sup>5</sup>. Cependant, si GILI GAYA n'a rien avancé sans précautions («Se trata [...] de un fenómeno lingüístico que está actualmente en evolución, invisible en singular», l'*Esbozo*, sur le poids précis de l'agencement des termes, se montre encore plus prudent

(3) «La vacilación [...] depende de que prevalezca la idea de que las botellas son vendidas (impersonal pasiva) concertando el verbo con su sujeto pasivo, o de que un sujeto indeterminado (impersonal activa) *vende botellas*» (*Curso superior de sintaxis española* (1943), 9<sup>e</sup> éd., Barcelone: Vox, 1964, 61, p. 76-77)

(4) *Curso*, 61, p. 77.

(5) Comparer notamment le 3.5.6c de l'*Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid: Espasa-Calpe, 1976, p. 383 et le 61, déjà cité, du *Curso*.

et demeure bien en retrait du *Curso*: en suggérant «Unicamente el contexto podría aclarar la duda»<sup>6</sup>, il ne paraît attribuer au facteur tactique<sup>7</sup> aucun rôle privilégié.

0.2.— Il n'en demeure pas moins que le problème existe, et que, par conséquent, une analyse de *SE + V + SN* qui se désintéresserait de la disposition relative de ses éléments constitutifs négligerait l'une des variables impliquées. C'est donc tout naturellement, en complément des *Enoncés en SE*, que l'on s'est attaché à chercher si dans l'étude ou la description de cette construction, la littérature grammaticale a réservé une place à l'ordre des mots, et, si oui, quel rôle elle lui a attribué.

1.— Mais avant de présenter l'attitude des grammairiens consultés, on ne peut passer sous silence, bien qu'il pose un problème de portée plus générale, les observations de JULIA MARTÍNEZ, qui a été parmi le groupe considéré, l'un des premiers, sinon le premier, à poser en termes relativement précis la question du rapport entre le signifié de la construction *SE + V + SN* et, en son sein, la place relative de *SE + V* et de *SN*.

«El origen [...] de la colocación del verbo en primer lugar cuando está callado el sujeto, es una causa ideológica, y entonces el verbo puede decirse que representa al sujeto por colocación, por relación, por ley sintáctica. Y la tendencia de los verbos impersonales a ser construidos ocupando el primer lugar de la frase, creemos que debe reputarse como un indicio de expresión del sujeto: los verbos impersonales se sustantivan por colocación en la frase y la carencia del sujeto conocido les comunica una índole sintáctica especial. Lo indeterminado del sujeto halla su medio de expresión en el procedimiento gramatical más indeterminado: la simple relación sintáctica»<sup>8</sup>.

(6) *Esbozo, ibidem*.

(7) Selon la terminologie de B. Pottier, *Linguistique générale, théorie et description*, Paris: Klincksieck, 1974 («Initiation à la linguistique», série B: Problèmes et méthodes, 3), 328, p. 304, 145, p. 128, et *Grammaire de l'espagnol*, Paris: P.U.F., 1969, («Que sais-je?», n° 1324), p. 9-10.

(8) JULIA MARTÍNEZ (E.), «Índole sintáctica de los verbos impersonales», *Revista castellana*, 4 (1918), p. 94.

Ces remarques en effet ouvraient plusieurs perspectives. Elles soulignaient notamment la double relation qui lie l'ordre des mots, phénomène syntaxique particulièrement difficile à étudier, à la fois à ce que le locuteur se propose de signifier linguistiquement, et à l'un des moyens syntaxiques puissanciellement aptes à délivrer le signifié souhaité, à savoir: le tour UNIPersonnel<sup>9</sup>. En faisant dépendre l'ordre des mots d'impératifs mentaux (ce qu'il désigne par «una causa ideológica»), et en prêtant au sujet du verbe un caractère syntaxiquement apertural dans la phrase, il était conduit à accorder à tout élément initial de la phrase, de quelque manière, un trait du sujet. Pour ce qui est des verbes unipersonnels («impersonales»), c'est leur nature même, en l'absence de tout sujet grammatical explicite («conocido») —qu'il soit explicite ou non— qui les incline à prendre une partie des propriétés du sujet. Sans se marquer morphologiquement, cette prédisposition s'affiche par la première place qu'ils prennent dans l'ordre linéaire de la phrase. En parlant ainsi de la substantivation tactique du verbe, JULIÁ MARTÍNEZ engageait la réflexion tout à la fois sur la constitution du verbe conjugué en général, sur le type de relation qui le lie à ce que l'on continue encore de nommer son sujet, et même, sans doute, sur la division de la phrase, ou plutôt de l'énoncé<sup>10</sup>,

(9) «On réservera l'expression «tour unipersonnel» pour désigner la seule utilisation *terciopersonnelle SINGULIERE* d'un verbe» (voir *Enoncés en SE*, p. 182, n. 3).

(10) On considère ici que la phrase n'est finalement qu'un résidu d'énoncé: c'est tout ce qui reste d'un énoncé dont on a perdu ou oublié les conditions de production. En sorte qu'une même phrase peut provenir d'énoncés distincts, ou, dit autrement, que ces énoncés distincts «sont des occurrences distinctes d'une même phrase». «La notion de phrase est donc plus abstraite que celle d'énoncé» (N. Ruwet, *Introduction à la grammaire générative*, Paris: Plon [1967], p. 368, n. 10), comme l'impliquaient déjà les définitions proposées par J. Marouzeau dans son *Lexique de la terminologie linguistique*, 1933, 3ème éd., Paris: P. Geuthner, 1961 (Énoncé: «Terme le plus général employé pour désigner toute communication faite par le sujet parlant»; Phrase: «Système d'articulation [...] apte à représenter pour l'auditeur l'énoncé complet d'une idée conçue par le sujet parlant»). Sur cette question, on peut encore consulter M. Pei, *Glossary of linguistic terminology*, New-York-Londres: Columbia Univ. Press, 1966 («utterance»/ «sentence»), *Linguistique Guide alphabétique*, sous la direction d'A. Martinet, Paris: Denoël, 1969, 11, p. 87-91, O. Ducrot et T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique*

en sujet/prédicat, ou en thème/rhème (ou leurs équivalents terminologiques).

2.— Ce n'est pas exactement dans ce type de débat, de haute portée linguistique, que nous nous engageron ici. Mais, avant d'aller plus loin il nous a paru important de souligner l'originalité de ces aperceptions au regard de la littérature grammaticale postérieure que l'on a consultée sur la question. Malgré tout, entre 1918 et 1971 d'assez nombreuses remarques ont été faites sur le rapport entre l'unipersonnalisation ou —plus souvent— la terciopersonnalisation du verbe pronominalisé et sa disposition dans le tour en SE + V + SN. Ce sont ces remarques que nous nous proposons précisément de présenter.

2.0.— Mais auparavant, nous dirons un mot sur les conceptions linguistiques à travers lesquelles se fera cette présentation; du moins sur celles qui affectent directement le problème concerné, et, tout particulièrement, sur la notion de verbe et de sujet, notions présentes dans la citation de JULIA MARTÍNEZ donnée ci-dessus. Dans l'optique psychomécanique qui est la nôtre, le verbe est une unité de langue plurimorphématique dans laquelle «s'institue un rapport, celui de la prédicativité, entre un être E et une information I dont il est le support»; cette prédicativité, qui n'est rien d'autre qu'une prédication puissancielle, «est une composante invariable du verbe», «la première articulation interne du vocable baptisé verbe», qui, comme elle, met en relation «un support de signification et un apport de signification»; mais, au lieu que la seconde «le fait effectivement» —en discours— «en donnant à chacun, support et apport, une totale définition et en les référant à une réalité singulière», la première «ne le fait [...] que potentiellement, c'est-à-dire en réduisant support et apport à leurs propriétés formelles les plus généra-

les»<sup>11</sup>. Le sujet syntaxique qui a posé aux grammairiens et aux linguistes bon nombre de difficultés, a été défini de plusieurs points de vue, parmi lesquels les points de vue morphologique, logique ou psychologique, et fonctionnel<sup>12</sup>. On s'en tiendra encore à la conception psychosystématique qui, par l'entremise de la catégorie de la personne, le tient, dans la phrase, pour le support de la prédication<sup>13</sup>; qu'il s'y présen-

(11) J. C. Chevalier, *Verbe et phrase (les problèmes de la voix en espagnol et en français)*, Paris: ed. hispaniques, 1978 (Collection «Thèses, mémoires et travaux»), p. 16.

(12) O. Jespersen a souligné l'importance de la question: «Il faudrait pouvoir consacrer tout un ouvrage à ce qu'ont écrit les grammairiens sur la question pour en faire un examen critique qui soit exhaustif» (*Philosophie de la grammaire*, 1924, trad. de A.M. Léonard, Paris: Ed. de Minuit, 1971, p. 197). On peut voir par exemple G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne. Les fondements historiques et psychologiques*, 1935, 2<sup>ème</sup> éd., Paris: A. et J. Picard, 1968; O. Kovacci, «La oración en español y la definición de sujeto y predicado», *Fil*, 9 (1963); A. Séchehayé, *Essai sur la structure logique de la phrase*, 1926, Paris: Champion, réimpr., 1950, p. 17, 20, 24 et 29 et «Les deux types de la phrase», *Mélanges d'histoire littéraire et de philologie offerts à B. Bouvier*, Genève: Sonor, 1920, réimpr. dans *Cahiers F. de Saussure*, 4 (1944), p. 8 et 21-22; Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, 1932, 4<sup>ème</sup> éd. Berne: A. Francke, 1965, 154; J. Marouzeau, *Lexique*, à l'article «Sujet»; L. Warnant, «Accord du verbe être avec l'attribut», *FrM*, 1963, p. 1-12; E. Buyssens, «La conception fonctionnelle des faits linguistiques», *Journal de psychologie*, 43 (1950), p. 37-53; M. Grevisse, *Le bon usage*, 8<sup>ème</sup> éd., Gembloux: J. Duculot, 1964, 183; M. Marache, «Flexion grammaticale et fonction grammaticale: I. Les fonctions grammaticales pures» *Journal de psychologie*, 64 (1967), p. 291-293, et «Pour une définition des fonctions grammaticales dans une grammaire générative», *Journal de psychologie*, 68 (1971), p. 15-37; M. Sandmann, *Subject and predicate. A contribution to the theory of syntax*, Edimbourg: The Univ. Press, 1954, p. 11 et 101-102; J.-P. Borel, «Le sujet du verbe: comparaison entre le français et l'espagnol», *Actes XII Congrès celui de-al XII-lea congres international de linguistica si filologie romanica* (Bucarest, 1968), Bucarest: Ed. de l'Académie de la République socialiste de Roumanie, 1970, I, p. 665; G. Gougenheim, «Morphologie et fonctions grammaticales», *Journal de psychologie*, 56, (1959), p. 423 et 425; A.W. De Groot, «Les oppositions dans les systèmes de la syntaxe et des cas», *Mélanges Bally*, Genève, 1939, p. 115-116 et «Subject-predicate analysis», *Lingua*, 6 (1956-1957), p. 302-310; Ch. Serrus, *Le parallélisme logico-grammatical*, Paris: Alcan, 1933, p. 170-191 et *La langue, le sens, la pensée*, Paris: P.U.F., 1941, p. 63-64; M. Cressot, «Répétition nécessaire du pr. on et du pr. il sujet impersonnel», *FrM*, 16 (1948), p. 250; L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, 1959, 2<sup>ème</sup> éd., Paris: Klincksieck, 1966, chap. 49, 5 et chap. 51, 6-7 et 26; J. Wittwer, *Les fonctions grammaticales chez l'enfant. Sujet, objet, attribut*, Neuchâtel: Delachaux et Niestlé, 1959, p. 33-35, 45-46 et 48; R. Lagane, «Problèmes de définition. Le sujet», *Langue française*, 1 (: *La syntaxe*) (1969), p. 58-62.

(13) Voir en particulier G. Moignet, «Personne humaine et personne d'univers. Contribution à l'étude du verbe unipersonnel», *Études de psycho-systématique françai-*

te sous l'espèce d'un nom substantif ou d'un être linguistique substantivé par le discours, d'un pronom substantif explicite, voire même —étant donné que l'état de définition du support dans le verbe espagnol, lui permet de réaliser seul, sans le moindre apport extérieur, sans le secours d'un pronom conjoint, la prédication effective—<sup>14</sup>, sous l'espèce d'un élément intraverbal dans le cas du verbe-phrase.

---

se, Paris: Klincksieck, 1974, p. 59-63 (réimpr. de *TrLiLi*, 81, (1970), p. 191-202); J.C. Chevalier, *Verbe*, p. 78 et suivantes, et G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Paris: Klincksieck, 1981 (B.F.R., A-43), 144.

(14) On sait qu'un trait du verbe hispano-portugais est qu'il peut, sous certaines conditions, non seulement intégrer le support qu'il prédique (= le sujet syntaxique), sémiologiquement non-explicite, c'est-à-dire non-lexicalisé sous l'espèce d'un signe *ad hoc* (voir J.-C. Chevalier, *Verbe*, p. 18-19 et «Du pronom, du verbe et du sujet en castillan et en français», *D.E.A. Formation: Etudes ibériques et ibéro-américaines. Séminaires*, année universitaire 1977-1978, Univ. de Paris III et de Paris VIII, dactylographié, p. 44 et suivantes) mais également un ou plusieurs compléments pronominaux, qui se postpose(nt) alors à l'élément verbal et ne forme(nt) avec lui qu'un vocable unique. Cela aboutit à opposer en discours un verbe-phrase à un verbe-vocable exclusif de ses compléments, qui s'antéposent. Leur distribution varie du castillan au portugais; elle a varié aussi au cours de l'histoire de chacun des deux idiomes. Comme l'a proposé M. Molho dans son enseignement, il semble que la distribution ait été réglée moins par des impératifs d'ordre phonique et rythmique, que par des facteurs linguistiques d'ordre mental: en vieil espagnol, le verbe se présentait comme verbe-phrase quand, intégrateur de la proposition, il en constituait l'enveloppe, et comme verbe-vocable quand l'idée verbale se trouvait intégrée par la proposition qui en constituait l'enveloppe. De nos jours, le verbe-phrase a presque totalement disparu sous la dominance du verbe-vocable. Cependant, dans le cas où la concurrence est possible (c'est-à-dire en dehors de l'impératif affirmatif, du gérondif et de l'infinitif non-subordonné à un adverbe conjugué; voir GILI GAYA, *Curso*, 177 et GRAE, 250c), le verbe-phrase apporte toujours des effets de sens dus à son rôle intégrateur. On le trouve notamment quand il est porteur de la notion dominante dans la proposition: «¿HABRASE visto?», «Respiró, QUITOSE el sombrero y recibió en la frente sudorosa el aire frío de la tarde» (E. Pardo Bazán), «Marí Juana SENTIASE triste en los graneros» (V. Blasco Ibáñez; phrase citée, comme les deux qui précèdent, par J. Coste et A. Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris: S.E.D.E.S., (1963), p. 99-100). Ainsi donc, le verbe-phrase, anciennement attaché à l'expression d'un avant syntaxique s'est de plus en plus limité à l'expression d'un avant d'un autre ordre: un avant modal. Mais l'affinité entre cet avant modal et le verbe-phrase a une telle puissance qu'elle a abouti à une contrainte morpho-syntaxique: dès que le verbe est à un temps du mode quasi-nominal qui, dans l'optique de la psycho-mécanique, constitue un avant dans la chronogénèse, le syntagme *V + Proper-sonnel* n'est concevable que sous l'espèce du verbe phrase.

Le verbe français n'a conservé le verbe-phrase qu'à l'impératif affirmatif; encore faut-il remarquer que les deux éléments qui le composent présentent un degré

2.1.— SALVÁ a été l'un des premiers à mettre en rapport l'agencement des termes de la tournure SE + V + SN et leur «valeur» discursive, c'est-à-dire, en fait, leur interprétation:

«El supuesto, en las oraciones pasivas [con SE] va pospuesto regularmente al verbo, y en las reflexivas lo precede de ordinario»<sup>15</sup>.

Mais cela ne dépassait guère le stade du simple constat. SALLERAS, pour qui l'invariabilité numérique du verbe est moins un écart qu'un moyen syntaxique spécifique, lie cependant cette invariabilité à deux facteurs, dont l'un est l'antéposition du verbe par rapport au nom (l'autre est «le caractère impersonnel du verbe») <sup>16</sup>. Et ETCHEVERRIA Y REYES,

---

d'interpénétration moindre qu'en espagnol, comme le montre leur inaltérabilité phonique (alors qu'en castillan et en portugais, il peut y avoir altération du premier élément comme dans *Levanta(D)os* ou *Vamos(S) nos*, soit du second, comme dans *Amem-No*, soit des deux, comme dans *AprendE-Lo* ou *Amemo(S)-Lo*. Cet abandon quasi total du verbe-phrase en français moderne est à mettre en relation avec la tendance de plus en plus accusée de cet idiome à la déflexité (voir en particulier G. Moignet, *Le pronom personnel français. Essai de psycho-systématique historique*, Paris: Klincksieck, 1965, p. 162, et *Systématique*, 2559.

Sur ce problème on peut consulter R. J. Cuervo «Los casos enclíticos y proclíticos del pronombre en castellano», *Ro*, 24 (1895), p. 95-113 et 219-263. W.H. Chenery, «Object pronouns in dependant clauses: a study in old spanish word-order», *PMLA*, 20 (1905), p. 1-151, M.E. Buffum, «The post-positive pronoun in spanish», *Hisp*, 10 (1927), p. 181-188, J.S. Holton, «Placement of object pronouns», *Hisp*, 43 (1960), et H. Ramsden, *Weak-pronouns position in the early romance languages*, Manchester: Univ. Press, 1963 (en particulier les chapitres IV y V).

Pour revenir au verbe-phrase, il n'y a pas lieu de s'étonner de le voir dévier de son rôle avec le temps et par rapport à une valeur basiale; il n'est pas rare en effet que les éléments linguistiques connaissent de pareils phénomènes. L'analyse de l'imparfait de l'indicatif par G. Guillaume, (*Leçons de linguistique de 1948-1949*, 1, série A: *Structure sémiologique et structure psychique de la langue française. I*, Québec: Presses de l'Univ. Laval, Paris: Klincksieck, 1971, p. 116, 130-131, 118-122) et par R. Valin (*La méthode comparative en linguistique historique et en psychomécanique du langage*, Québec: presses de l'Univ. Laval, 1964, p. 47-49) en fournit une illustration particulièrement claire.

On trouvera une explication au rejet du pronom complément conjoint pour l'impératif français (*Lave-toi* et non \**Lave-te*) dans J. Stéfani, *La voix pronominale en ancien et moyen français*, Aix-en-Provence: Ophrys, 1962, p. 95.

(15) SALVÁ (V.), *Gramática de la lengua castellana*, 1830, 9ème éd., Paris: Garnier, 1852, p. 157 («El supuesto» semble désigner ici ce qu'on pourrait appeler le thème).

(16) SALLERAS (M.), *Gramática razonada de la lengua española*, 1876, 2ème éd., Barcelone: F. Plauzié, 1887, p. 227, 47. Voir *Enoncés en SE*, p. 216.

qui les cite intégralement, approuve ces remarques<sup>17</sup>. QUESADA, plutôt favorable à l'accord verbe-substantif pluriel<sup>18</sup>, en décrétant que son abandon est indéfendable lorsque le nom précède le verbe, souligne aussi l'importance de la donnée tactique:

«Además aun los que abogan por el verbo en singular, solamente lo usarían así cuando precede al sujeto, pues entonces no disuena mucho; pero jamás, cuando el verbo va después. Diremos: *Desde aquí SE veN las montañas, Desde aquí SE vE las montañas*. Sería inadmisibile de todo punto: *Las montañas SE vE desde aquí*»<sup>19</sup>.

LENZ, engagé sur le problème à rebours de la tradition, refuse de considérer *SE vendE frutos* comme un gallicisme<sup>20</sup>, et y analyse *frutos* comme un complément, dans un tour qui a fini par perdre son contenu passif originel. C'est à l'ordre des mots qu'il a recours pour étayer et justifier cette description:

«El hecho de que el sustantivo que primitivamente ha sido el sujeto de la oración refleja ya no se considera ingenuamente como sujeto pasivo, sino como complemento de la acción que emana de un sujeto indeterminado, encuentra, según me parece, una confirmación en el orden de las palabras que generalmente se prefiere en estas construcciones; el verbo con reflejo precede casi siempre a su sujeto gramatical»<sup>21</sup>.

QUILIS rejoint SALVÁ en se contentant de noter que, en règle générale, dans les pronominales de sens passif, —avec ou sans agent exprimé: *SE declaró la guerra (por los enemigos)*—, le substantif se place derrière le verbe<sup>22</sup>. Sans se pencher vraiment sur l'ordre des mots, ALONSO DEL RÍO en parle cepen-

(17) ETCHEVERRIA Y REYES (A.), *¿Solecismo chileno?*, Santiago de Chile: Impr. Moderna, 1900, p. 327.

(18) Voir *Enoncés en SE*, p. 214.

(19) QUESADA N. (N.), *Lecciones de gramática castellana*, 3ème éd., San José de Costa Rica: Socay y Valverde, 1935, p. 320.

(20) Voir *Enoncés en SE*, p. 193.

(21) LENZ (R.), *La oración y sus partes*, 1920, 3ème éd., Madrid: «Revista de Archivos», 1935, p. 89, 57.

(22) QUILIS (A.), *Apuntes de sintaxis*, Madrid, lithographié, [1962], p. 25.

dant, car il estime que l'absence d'accord entre le verbe et le nom, jugée d'ailleurs illégitime<sup>23</sup>, est due à la confusion entraînée par la postposition fréquente du substantif dans les pronominales à valeur passive<sup>24</sup>. Par mission et par vocation, les *Guiones didácticos*, édités par le Centro nacional de enseñanza media por radio y televisión, présentent certaines garanties, et ne doivent donc pas être suspectés de ne pas songer aux retombées pédagogiques, ni de manquer à l'orthodoxie grammaticale. Ils ont eux aussi souligné la relation qui s'établit entre le contenu sémantique des séquences en SE et la disposition de leurs éléments:

«Si el sujeto [de la oración pasiva refleja] es singular, suele colocarse delante del verbo; detrás —*Se abre la puerta*— podría interpretarse como impersonal —SE, impersonal— y entonces, *la puerta* sería complemento directo y no sujeto gramatical»<sup>25</sup>.

C'est peu de chose, finalement. Mais dans ces remarques, furtives ou appuyées, on dégage au moins deux points de rencontre. L'ensemble des grammairiens consultés jusqu'ici souligne unanimement la postposition habituelle du substantif dans les énoncés considérés, quand ils n'expriment pas la réflexivité (simple ou mutuelle, c'est-à-dire la réciprocité). Parfois cette postposition est donnée comme une condition nécessaire —mais non suffisante— à l'unipersonnalisation du verbe. Derrière leurs observations se retrouve en permanence l'idée implicite que, en espagnol, les énoncés s'organisent, normalement, majoritairement, sur le modèle:

→  
Sujet + Verbe + Objet.

Pour en savoir un peu plus, et tenter d'apprécier le bien-fondé de ces observations, qui ne sont souvent que des impres-

(23) Voir *Enoncés en SE*, p. 209.

(24) ALONSO DEL RIO (J.), *Gramática española*, Madrid: Ed. Giner, 1963, 300.

(25) *Guiones didácticos de lengua española complementarios de las emisiones radiofónicas. Segundo curso*, Ministerio de Educación y Ciencia, Dirección general de enseñanza media, [1968], p. 190.

sions en prise directe sur le «sentiment linguistique» de natifs, c'est vers des travaux étrangers antérieurs ou postérieurs qu'il faut se tourner, américains surtout et tchèques parfois.

2.2.— Les KAHANE ont étudié en détail la place de l'élément qui exprime l'agent, le moteur, du procès verbal; et non pas forcément le sujet grammatical du verbe, c'est-à-dire ce qu'une terminologie plus exigeante, préoccupée d'offrir du verbe une analyse plus fine, plus abstraite, plus dégagée du contingent et du matériel, plus soucieuse du nécessaire et du formel, a proposé de définir: l'élément à qui, dans la phrase à la voix active, est dévolue, par rapport à l'opération verbale, le rôle du gène<sup>26</sup>. L'espagnol examiné (parlé) est celui du Mexique des années 1948-1949, sans tenir compte des différen-

(26) T. B. Irving aussi s'est penché tout spécialement sur la syntaxe de la phrase dans ses rapports avec le verbe pronominalisé terciopersonnel. Mais son optique, comme d'ailleurs ses conclusions, le mettent un peu à l'écart des autres. En arabe, nous dit-il, le verbe est rarement au pluriel si son sujet grammatical ne s'est pas encore effectivement inscrit dans le développement linéaire du discours. En espagnol, poursuit-il, on observe le même phénomène, dans le cas où il est licite d'hésiter à faire la concordance numérique verbe-sujet (*SE alquilA(n) cuartos*). Si c'est le verbe qui constitue l'élément important de la prédication, il demeure au singulier; si, au contraire, ce n'est pas le verbe, l'accord se fait avec le substantif. Les langues sémitiques, selon lui, ne procèdent pas autrement («The spanish reflexive and the verbal sentence», *Hisp*, 35 (1952), p. 308: «[...] when the noun subject comes first [...] the verb generally agrees with it in person number and gender»). De cette similitude, T. B. Irving n'hésite d'ailleurs pas à tirer une conclusion qui, faute d'autres preuves, paraît un peu abrupte: «After spanish lost its latin inflections, it had to find something else to give it freer word order, and this was achieved by adopting the semitic distinction between nominal and verbal sentences» (p. 307). En tout cas, A. Galmés de Fuentes qui a étudié l'influence éventuelle de l'arabe sur le castillan médiéval, et a cru pouvoir en relever des manifestations —dans le domaine du pronom relatif et de la relativisation asyndétique, dans celui des pronoms personnels, démonstratifs et possessifs et des adverbes pronominaux toniques, dans l'expression de l'idée d'un agent indéterminé et général, dans l'emploi des formes quasi-nominales du verbe, et sur quelques traits de style— ne dit pas un mot du phénomène. De toute façon la prudence des ses conclusions rend les affirmations de T.B. Irving, d'autant plus suspectes (voir *Influencias sintácticas y estilísticas del árabe en la prosa medieval castellana*, Madrid: Real Academia Española, 1956, p. 157, 160 et 221). On notera cependant ce que D. M. Crabb a cru pouvoir dire à l'issue de son étude de la *Biblia medieval* et du *Livre de L'Ascension* dans sa traduction castillane: «[...] the semitic word order appeared in harmony with the genius of old spanish. As a matter of fact, the very inversions favored by hebrew and arabic narrative occur in later native old spanish works» (*A comparative study of word order in old spanish and old french prose works*, 1955, New-York: Ams Ed., 1969, p. 58).

tions d'ordre régional, social et chronologique. Cette place se trouve mise en rapport, successivement, soit avec la forme de l'action, soit avec la forme de l'agent, soit avec celle de l'élément préverbal, soit avec celle de l'élément postverbal, soit, enfin, avec l'intonation. Pour ce qui nous concerne, et du point de vue de la forme de l'action, les KAHANE ont séparé les phrases en deux groupes, selon qu'elles contiennent «un verbe impersonnel» ou «un verbe pronominal à valeur passive». Malheureusement, à elle seule la terminologie adoptée ne permet pas de connaître avec toute la précision souhaitable le principe qui a conduit au clivage. Pour tenter de l'élucider, il ne reste donc que la somme des exemples donnés en illustration. De prime abord, les phrases rangées sous la bannière des phrases à verbe impersonnel, sont d'apparence disparate. On y trouve en effet un type [a] *Me sobran cinco pesos* ou *Oportunidades no te han faltado*, [b] *Me conviene su oferta*, [c] *SE me cortó el aliento*, [d] *Cae granizo*, [e] *Corre un airecito muy fresco*, et [f] *Conste que quedamos en esto* (2 exemples), plus un certain nombre de phrases dans lesquelles ce qui tient la place du substantif, c'est toute une subordonnée ou une expression contenant un infinitif<sup>27</sup>. Au vu des types [a], [b], [c], on pourrait croire qu'on a voulu regrouper les phrases en *Me (te,le...)* + Verbe non-transitivé<sup>28</sup>, avec un verbe soit à la voix active ([a] et [b]), soit pronominalisé ([c]); d'ailleurs elles sont largement majoritaires dans le lot (33 sur les 43 données, soit 76,7%); mais alors on ne parvient pas à intégrer les autres: ni [d], ni [e], encore moins [f]. On reste donc sur sa faim.

Le second ensemble, lui, a un contenu parfaitement homogène: tous les exemples sont semblables à *SE ven los cerros* ou *Estas manzanas no se comen*<sup>29</sup>. Sa simple comparaison avec

(27) Voir J. C. Chevalier, *Verbe*, notamment p. 78 et suivantes.

(28) KAHANE (H. et T.), «The position of the actor expression in colloquial mexican spanish», *Lan*, 26 (1950), 2.21-2.22, p. 239.

(29) On parle donc ici, non pas de la nature transitive ou intransitive, telle qu'elle se trouve définie en langue, mais seulement de l'emploi qui en est fait en discours.

le premier fait aisément et rapidement voir que tous les deux contiennent des phrases en *SE* (sans qu'il soit question de l'allomorphe de *le(s)* dans les séquences *le(s) +lo(s)*, *la(s)*: dans [c], comme dans le second groupe, il y a un verbe pronominalisé terciopersonnel. C'est donc bien que le critère utilisé pour cette division n'est pas structurel, pas syntaxique en tout cas. En opposant le second («The action is a reflexive passive substitute») au premier («The action is an impersonal verb»), autant qu'un critère grammatical, c'est une distinction sémantique que l'on suit. Et en effet, elle seule peut amener à séparer *No SE venden estas casitas* —«expression équivalente du tour passif»— de [c], baptisée ici «impersonnelle», malgré un verbe pareillement pronominalisé à la troisième personne: c'est seulement l'analyse des situations associables à ces deux phrases, et la mobilisation d'un certain vécu, qui permettent de savoir que *estas casitas* n'interviennent pour rien dans l'action, tandis que *el aliento* fournit bien l'un des moteurs du procès, associé à la personne humaine sémantiquement impliquée par *el aliento* et explicité sémiologiquement dans le pronom régime *me*.

Quoi qu'il en soit, et malgré tous les inconvénients d'une pareille procédure, voici les conclusions auxquelles sont parvenus les deux chercheurs sur la relation entre la place de l'élément linguistique qui désigne l'agent et la «forme de l'action»— cas du «verbe impersonnel»: en général, l'agent est postposé; parfois, cependant, notamment lorsque c'est un pronom qui fournit l'agent, il s'antépose<sup>30</sup>;

— cas du «pronominal à valeur passive»:

- l'agent est postposé dans deux cas: 1<sup>o</sup>) en général dans les expressions binaires (= à deux termes), mais un démonstratif inclus dans le groupe sujet peut faire

(30) 23.311–2.312, p. 239-240.

s'inverser l'ordre attendu<sup>31</sup>; 2<sup>e</sup> dans les énoncés ternaires si le troisième élément précède le verbe<sup>32</sup>;

- l'agent est antéposé dans les énoncés ternaires, si le troisième élément suit le verbe<sup>33</sup>.

Dans les énoncés binaires, les KAHANE ont été conduits à montrer que la position du verbe non-auxiliarisé, son antéposition, offre le moyen de distinguer l'aspect de l'action quand il n'y en a pas d'autre. Ainsi, à l'imperfectivité correspond assex systématiquement l'antéposition de l'agent —et donc la postposition du verbe—; la perfectivité admet une certaine liberté, mais s'associe préférentiellement à la postposition de l'agent —l'antéposition du verbe—. A preuve le contraste entre *Los pájaros cantan* / *Oye, cantan los pájaros* ou *Mi nieto nada* / *Mira, nada mi nieto* qui permet de séparer une interprétation imperfective d'une interprétation perfective, respectivement. C'est d'ailleurs, selon eux, le contenu perfectif de *estar*<sup>34</sup> qui pourrait expliquer son antéposition usuelle dans les énoncés binaires<sup>35</sup>.

2.3.— Les recherches de BULL et de ses collaborateurs ont porté à la fois sur l'ordre des mots en général, et à la fois sur cet ordre dans les pronominales. Leur étude quantitative a pris pour base, d'abord un ensemble de 1351 phrases prélevées au hasard dans un corpus déjà utilisé à d'autres fins, mais également un lot de 1402 + 1354 phrases tirées d'un autre corpus rassemblé en vue d'étudier l'expression de la réflexivité verbale en espagnol contemporain. Leurs résultats sont reportés dans le tableau I ci-dessous (V = Verbe, S = Sujet)<sup>36</sup>:

(31) P.239, 2.2.

(32) P.240, 2.321.

(33) P. 240, 2.322.

(34) Voir GILI GAYA, *Curso*, 44-48.

(35) P. 238-239.

(36) Les nombres entre parenthèses sont ceux que l'on obtient en excluant toutes les phrases où le sujet est un relatif, lequel est constamment antéposé. Seuls les nombres en italique sont donnés directement par BULL lui-même; les autres étant le résultat de nos propres déductions arithmétiques.

	Nombre de phrases	Nombre de modèles syntaxiques constituant le sujet	ORDRE → V S		ORDRE → S V	
			% de modèles	% de phrases	% de phrases	% de modèles
Phrases quelconques	1 351			16 (23)	84 (77)	
Phrases pronominales	2 756	459	A 56,4	41 57	59 (43) B	43,5
Phrases pronominales à valeur passive	106 <sup>(37)</sup>			45,3 C	54,7	

TABLEAU I

Ils en ont tiré les conclusions suivantes:

1<sup>o</sup>) la position du sujet est sans rapport avec le modèle syntaxique qui suit ou précède le verbe, comme l'établit la comparaison A dans le tableau 1;

2<sup>o</sup>) l'impression ou la croyance qu'en espagnol le sujet se postpose est très facilement démentie par les comptages;

3<sup>o</sup>) dans les pronominales, il faut noter l'existence d'un certain facteur qui provoque une augmentation importante de la postposition du sujet, manifestée nettement dans la comparaison B du même tableau;

(37) Il s'agit d'un comptage portant sur 100 p. de *Ciencia del lenguaje y arte del estilo* (Madrid: Aguilar, 1947) de M. Alonso.

4<sup>o</sup>) la pronominalisation du verbe terciopersonnalisé ne paraît pas en elle-même, exercer de pression déterminante sur la place du sujet grammatical; en revanche, celle-ci est soumise aux circonstances syntaxiques dont cette pronominalisation s'accompagne. C'est ainsi, par exemple, que la présence dans la phrase d'un «datif d'intérêt» coïncide très souvent avec l'ordre VS, comme dans *A don Jacinto SE LE hichaba UNA VENA en la garganta*. Si la pronominalisation débouche sur une valeur passive, la fréquence de cette disposition est relativement élevée. Mais ce qu'a dit LENZ à ce sujet (voir le 2.1. ci-dessus) se trouve démenti par sa propre pratique. En effet, dans les 50 pages situées dans *La oración y sus partes*, de part et d'autre de cette remarque, on a relevé 78 substantifs sujets antéposés (soit 58,2%), contre 56 postposés (soit 41,7%), ce qui constitue certes une proportion majoritaire, mais qui est loin d'asseoir une nette domination, et ne justifie donc pas tout à fait qu'on la considère comme «générale». En outre, on a noté aussi de nombreuses alternances, parfois même au sein de la même phrase. A l'issue d'un sondage, BULL et son équipe en viennent à conclure que, dans les pronominales à valeur passive, la position la plus fréquente du nom sujet semble plutôt être l'antéposition<sup>38</sup>.

Il reste cependant à expliquer pourquoi, tandis qu'il y a 16% (23% en excluant les phrases dans lesquelles le sujet est un relatif) de sujets postposés en général, il y en a 41% (57% avec la même exclusion) dans les pronominales et —fait plus remarquable encore— 54,3% dans les pronominales à valeur passive (comparaison C). Par ailleurs une bonne majorité des noms propres (80%) s'antéposent, même dans les pronominales. L'observation aide à comprendre qu'il y ait plus souvent postposition dans les pronominales de sens passif que dans l'ensemble des pronominales (voir la différence 45,3%-

(38) BULL (W.E.), GRONBERG (A.), et ABBOTT (J.), «Subject position in contemporary spanish», *Hisp*, 35 (1952), p. 185-187.

41%): comme le nom propre, par sa nature même, a toute chance de trouver de grandes difficultés à fournir le sujet d'un verbe pronominalisé terciopersonnel de valeur passive, cela augmente d'autant les chances que l'on ait un sujet postposé, vu la tendance du nom propre à l'antéposition. Cette remarque suggère du même coup que la nature même du sujet risque d'être déterminante sur sa position relativement au verbe. Un comptage dans les pronominales a permis de dresser la tableau II:

Caractérisation du Nom		% de sujets antéposés → (S V)	% de sujets postposés → (V S)
Propre		<u>80</u>	20
Commun	précédé de EL	<u>64</u>	36
	précédé de UN	16	<u>84</u>
	précédé de $\phi$	0	<u>100</u>

TABLEAU II

Sur 20000 phrases considérées, pas un nom commun sans prédéterminant n'est antéposé<sup>39</sup>:

«[...] it does seem safe to establish the working principle that such a possibility is so rare that it may be disregarded».

(39) BULL et ses collaborateurs ajoutent: «[...] not one [of several informants] would accept a sentence with such a noun in preposition and in close juncture with the verb». Pour une critique -sévère- de HATCHER, voir ci-dessous la n. 49.

Cela conduit ces chercheurs à faire deux remarques. La première est que l'idée de LENZ<sup>40</sup>, partagée par H. Keniston que, dans les pronominales à valeur passive, le sujet grammatical peut être considéré comme l'objet psychologique, c'est-à-dire le thème de l'énoncé, paraît justifiée dans la mesure où quand il est fourni par un nom commun sans prédéterminant, le sujet grammatical occupe la place de l'objet primaire. Mais on ne peut en dire autant des autres noms communs, car on les trouve aussi bien derrière que devant le verbe. Cependant, comme les noms communs sans prédéterminant présentent le même comportement tactique dans les non-pronominales, il semble plus plausible d'expliquer les choses autrement et de dire: puisque le nom commun en fonction d'objet primaire est le plus souvent sans prédéterminant, et puisque l'objet est en général postposé, le sujet grammatical des pronominales de sens passif, lorsqu'il se présente également sans prédéterminant, et donc avec une formalisation partielle identique, occupe la même position que le nom commun complément. La seconde concerne les conclusions des KAHANE, dont certaines leur paraissent à reprendre. Ces derniers ont établi que, dans la construction pronominale de valeur passive à trois termes, c'est le troisième élément (souvent un adverbe) qui règle la place du sujet (voir ci-dessus le 2.2). Mais ce principe n'est pas entièrement justifié par les résultats obtenus par l'équipe de BULL. En effet, dans *Aquí no SE enseña filosofía*, *aquí* ne détermine pas la position de *filosofía*: le sujet ici ne semble pas avoir le libre choix de son emplacement, non plus que *no* ou *SE*, et sa position dépend de facteurs sans rapport direct avec celle de l'adverbe. Le principe mis en avant par les KAHANE ne peut donc avoir de valeur qu'après qu'a été établie la liberté de placement du sujet<sup>41</sup>.

(40) Le groupe de BULL a dénoncé la circularité du raisonnement de LENZ: «If the grammatical subject of reflexive passives follows the verb, this may be taken as evidence that the subject is actually considered to be object and, consequently, since it is object it should be found in the normal object position, that is, after the verb». (p. 186).

(41) P. 187-188.

2.4.— HATCHER s'est beaucoup intéressée à l'ordre des mots, notamment à la place du sujet ou de l'objet, et aux constructions comportant un agent humain indéterminé. On lui doit de nombreux travaux dont les premiers publiés remontent à 1956. Dans son article de *Word*<sup>42</sup>, elle avait déjà mentionné la possibilité de classer les phrases en types sémantiques sur la base de trois critères conjugués: le point de vue (chaque phrase étant conçue comme répondant à une question sous-jacente posée à propos de l'un de ses éléments), le thème, la relation avec le contexte. Elle avait ainsi essayé de mettre au point une batterie de questions susceptible de couvrir l'ensemble des phrases prédicatives. Dans un autre article<sup>43</sup>, et reprenant le travail de L. S. Poston<sup>44</sup>, elle avait aussi étudié l'objet grammatical. Ces deux études avaient tenté d'appliquer le critère du point de vue mentionné ci-dessus. Plus tard, en 1958, c'est au critère du thème qu'elle s'est consacrée dans *Theme and underlying question, two studies of spanish word order*<sup>45</sup>. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est le travail qu'elle a réalisé, en préalable à une série de recherches sur l'emploi de la forme pronominale de sens passif en espagnol, sur cette construction: l'examen des oppositions que permet d'y établir la variation de l'ordre *des mots* (*Algo SE dice / SE dice algo*). La distinction formelle (syntaxique)  $\overrightarrow{SN + V} / \overrightarrow{V + SN}$ <sup>46</sup> est considé-

(42) HATCHER (A.G.), «Syntax and the sentence», *Word*, 12 (1956), p. 234-250. On en trouvera un résumé dans FIRBAS, «Notes on the function of the sentence in the act of communication (Marginalia on two important studies in syntax by A.G. Hatcher)», *Sborník prací filosofické fakulty Brněnské University, Radyžskvoedná*, A 10 (1962), p. 133-134.

(43) «On the inverted object in spanish», *MLN*, 71 (1956), p. 362-373.

(44) «The redundant object pronoun in contemporary spanish», *Hisp*, 36 (1953), p. 263-272; et également celui de Oster, *Die Heroorhebung im Spanischen*, diss., Zurich, p. 169 et suivantes.

(45) New-York: The linguistic Circle of New-York (supplement to *Word*, Monograph n° 3), 1957, 52 p.

(46) Ailleurs —dans *Syntax and the sentence*— HATCHER désignait par les deux termes de «subject» et d'«object» (S et O), sans discrimination visible, aussi bien le sujet grammatical (le support syntaxique de la prédication) que l'agent (le complé-

rée sous l'angle de la question sous-jacente. Sans préjuger de son agencement tactique, par sa seule composition, toute phrase de ce modèle peut répondre aux trois questions suivantes: Z (= *Qu'est-ce qui est donné?*), V (= *Qu'est-ce qui es fait?*) et N (= *Qu'est-ce qui arrive à ce que désigne le nom?*). Dans les deux premiers cas, le nom suit régulièrement le verbe comme dans *A continuación SE entonó UN RESPONSO por el alma de [...]* ou *Seguidamente SE colocaron LAS CORONAS de flores al pie del monumento* (réponses à une question Z) et comme dans *SE teme EL ALZAMIENTO del pueblo*, ou *Para aliviar los lutos SE usan TELAS blancas y negras* (réponses à une question en V). Pareil ordre paraît logique à HATCHER puisque le nom, ou bien se groupe avec le verbe (cas de Z), ou bien représente le sommet de la prédication (cas de V). Dans le troisième cas, en revanche, il y a antéposition du nom: *EL SOTANO SE convirtió en cueva*, ou *LOS RESTANTES CUARTOS del mismo piso SE habían blanqueado*. Il va de soi que, parfois, le nom peut se tenir à gauche ou à droite du verbe dans la même phrase, mais dans des propositions différentes: *SE instala UN TREN para chapa fina y LOS CINCO EN USO SE modernizarán* (réponses à des questions en Z et N, respectivement).

A ces trois questions fondamentales HATCHER adjoint deux sortes de variantes: les questions portant sur la valeur de vérité («wether-or-not variants», concerned with «true or false, yes or no») en quête d'une confirmation (pour nous: C), et les questions portant sur la qualification adverbiale de la prédication («adverbial variants, wich answer the questions: «How, when, where, why,...?», symbolisées par Adv.). Quand on est en présence de ces deux espèces de préoccupa-

---

ment du verbe passif par exemple), aussi bien l'objet primaire que le patient (le sujet grammatical du verbe passif par exemple), comme elle le précise elle-même. Mais ici, comme dans l'énoncé binaire, un seul substantif est en cause, il n'y a pas d'inconvénient à se contenter de le rapporter comme N, sans préjuger de son rôle syntaxique ou sémantique au regard du verbe. On retrouve cependant la trace et le témoignage de l'ambiguïté des deux termes dans la note 2 de «*SE hace algo / Algo SE hace*», *MLN*, 73 (1958), p. 103: «In my discussion of noun + passive reflexive, I shall consider the noun to represent the object, not the subject, of activity».

tion, on a le même ordre des termes que pour le cas N. Plus de cent textes épluchés n'ont pas permis de trouver un seul

cas d'ordre  $\overrightarrow{V + SN}$  qui ait le nom pour thème; d'ailleurs interpréter un tel agencement —celui de *SE tocaron LAS SIRENAS* par exemple— comme élucidant ce qu'il advient du nom conduirait au non-sens: il n'est jamais nécessaire de la prendre pour autre chose qu'une réponse à la question Z ou à une question en V. En revanche, elle a rencontré quelques

cas de  $\overrightarrow{SN + V}$ , interprétables probablement plutôt comme des réponses à une question en Z («Las mudanzas son convenientes en la vida de una familia [...] porque al trasladarse de domicilio aparecen los objetos perdidos, *LOS MUEBLES SE limpian y SE reparan y LOS ESPIRITUS SE rejuvenecen*») ou en V («Le parecía que Haeger [...] pretendía humillarle, y que se gozaba en ello. *UNA GRAN VANIDAD*, una tremenda y escondida vanidad, *SE le descubría en aquel ser perfecto* [...] que [...]»<sup>47</sup>, et

quelques cas aussi de  $\overrightarrow{V + SN}$  qui semblent renvoyer aux variantes Adv (*SE efectuó LA CEREMONIA por el orden alfabético de los países representados; Jamás SE vio PAISAJE menos misterioso*). Elle peut donc parler d'une «loi» (encadrée dans le tableau III, et de quatre tendances présentant des exceptions. Ces tendances, malgré tout, fournissent une bonne approximation, puisqu'elles rendent compte de la grande majorité des constructions en SE à valeur passive. Consciente de l'imprécision de ces conclusions, HATCHER demeure convaincue cependant qu'une analyse plus poussée utilisant une batterie plus détaillée de questions plus affinées, avec un éclatement des 3 + 2 types de questions utilisées ici en sous-types distincts, doit pouvoir permettre l'intégration des contre-exemples relevés

(47) Pour ce qui est de la séquence *UNA GRAN VANIDAD Se le descubría en aquel ser perfecto*, donnée, au sein de cette phrase, comme correspondant en N, elle ne paraît pas forcément à sa place, car en pourrait avoir aussi bien la tentation, du moins avec ce que l'on nous a restitué de la phrase intégrale, de la raccrocher plutôt à une question en N. Du coup, elle rentrerait dans le lot ordinaire des phrases en NV.

à l'intérieur de tendances au champ forcément rétréci. De toute façon, c'est seulement sur la combinaison des trois critères proposés qu'il faut compter pour expliquer et espérer être en mesure de prévoir l'ordre des mots; car si, dans l'étude que l'on vient de résumer, le seul facteur du point de vue (= de la question sous-jacente) paraît jouer quand on a affaire à une phrase pouvant répondre à une question en N, ce n'est là qu'une apparence: c'est simplement qu'il y a coïncidence entre ses effets et l'effet conjugué de son association aux deux autres facteurs<sup>48 49</sup>.

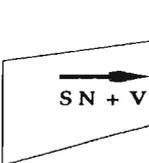
Agencement de l'énoncé	Type de question auquel il pourrait répondre
	N C ou Adv (Z ou V (47) exceptionnellement)
	Z ou V (C ou Adv exceptionnellement)

TABLEAU III

(48) *Se hace algo/...*, p. 102-107.

(49) L'une des conclusions avancées par BULL et ses collaborateurs a été vivement critiquée par HATCHER: la conclusion qu'un nom sans prédéterminant ne saurait fournir un sujet antéposé en espagnol. Car elle est démentie par les faits, comme elle l'a relevé, puisqu'il ne manque pas d'exemples de pareilles constructions: outre *CASOS SE han dado*, trouvé dans J. Campos, qui donne son titre à l'article, elle nous en offre 16 autres du type *EXIGENCIAS, no faltan no* (A. Palacio Valdés) («*Casos SE han dado*»,

2.5.— Chez FISH l'étude de l'ordre des mots repose sur la bipartition de la proposition en *information* (I) et en *topique* (T), aucune des deux notions ne coïncidant avec une caractérisation incidentielle —la fonction syntaxique—, car il s'agit plutôt d'une division d'ordre pragmatique, comme on le voit dans les définitions qui en sont proposées<sup>50</sup>. Ce qui détermine l'agencement tactique, c'est précisément la position relative de T et de I. Ce que l'on appelle l'ordre «normal» des termes, du moins dans celles des propositions qui peuvent être classées comme informatives/émotives<sup>51</sup>,  $\overrightarrow{SV}$  (ou  $\overrightarrow{SVO}$ ), c'est celui qui correspond au cas où le sujet coïncide avec T. Si l'on considère un texte d'une certaine ampleur, on rencontre la disposition  $\overrightarrow{VS}$  dans 25 à 33% des cas, en raison du fait que la plupart des sujets grammaticaux sont une partie de I: ils disent *celui qui, ce qui, lequel*, etc.; comme BOLIN-

*Hisp*, 40 (1957), p. 326-329). Elle ajoute sans complaisance: certes, une réflexion préalable aurait dû faire prévoir la rareté du cas qui tient à la rareté du nom sans prédéterminant elle-même - qu'il soit sujet, antéposé ou non, ou objet-, mais elle aurait dû aussi faire pressentir son existence puisque, dans les mêmes circonstances syntaxiques, un substantif peut fournir un objet (*TIEMPO hay, hijito* ou *REVOLVER no llevo, pero...*).

HATCHER, à ce propos, n'a pas mâché ses mots. D'abord elle a trouvé que les 20.000 phrases utilisées par l'équipe de BULL, ne constituaient pas, finalement, un corpus bien considérable. Ensuite et une fois admise l'honnêteté et surtout la rigueur de ces chercheurs, elle en a tiré des conclusions assez pessimistes sur la démarche statistique en linguistique, estimant que si, sur 20.000 prédications augmentées de 2.756 tournures en SE, pas un sujet antéposé sans prédéterminant n'a été recensé, c'est, définitivement, que toute entreprise de comptage dans le domaine syntaxique se trouve discrédité: «[...] if such a coincidence, such a failure of the law averages, is possible, this is enough to discredit forever all statistical enterprises, past and future, in the field of syntax» (*Casos*, p. 329, n.8).

(50) «A clause *must* contain certain *information* of what is, what may be, what is wanted or called for such information as a question»; "The information-point [...] is the word or word group that expresses the most important or most specific point of the information. It tends to stand at the end of the clause»; «A clause *may* have a topic (T)»: «a word or word group specifying whom or what one tells or asks about» (FISH (G.T.), «The position of subject and object in spanish prose», *Hisp*, 42 (1959), 1-2, p. 582).

(51) FISH a proposé de diviser les propositions en *informatives* (ne contenant que I: il y inclut les relatives déclaratives, les conditionnelles et les optatives) et en *émotives* (ne contenant pas seulement I: elles révèlent, par connotation, quelque sentiment ou quelque attitude du locuteur par rapport à ce dont il est parlé).

GER<sup>52</sup>, FISH repousse l'idée que la variation tactique dépend de préoccupations stylistiques ou rhétoriques. Elle se voit imposée par le sens et une situation donnée. Ce n'est pas non plus l'emphase, dans quelque sens qu'on l'entende, qui dicte sa loi; car si c'est de l'accent prosodique que l'on veut parler, il est clair que ce dernier est une conséquence de la disposition linéaire des termes et non pas sa cause. Pour ce qui est des pronominales en particulier, FISH note que le sujet syntaxique suit le verbe quand c'est lui qui apporte l'information, même si les locuteurs ou les grammariens le confondent parfois avec l'objet. Il le précède au contraire quand il coïncide avec le topique. Ainsi on a *SE alquilan HABITACIONES*, face à *ESTAS HABITACIONES SE alquilan a diez pesos*, et *SE está sirviendo EL CAFÉ cuando suena el timbre*, face à *EL CAFÉ SE sirve al fin de la comida*, comme *SE me olvida OTRA COSA*, face à *LAS BURBUJAS SE me suben a la nariz*<sup>53</sup>.

2.6.— DE FAZIO enfin croit, lui aussi, au rôle clarificateur de leur agencement dans les phrases de structure résultativement ambiguë formées des trois éléments *SE + V + SN* (sing.). Et dans un seul sens surtout: c'est la postposition du SN qui donne à *SE* la valeur d'agent indéterminé, c'est-à-dire la postposition du sujet syntaxique du verbe<sup>54</sup>. A ses yeux, l'ordre des mots ne joue que pour ce type de séquence, car, dans les autres types contenant *SE*, un élément supplémentaire ou différent, par sa présence même, suffit à faire disparaître toute ambiguïté syntaxique: que ce soit la préposition *a*

(52) BOLINGER (D.L.), «Linear modification», *PMLA*, 67 (1952), p. 1117-1144; voir aussi, «Meaningful word order in spanish», *BFCh*, 8, (1954-1955), p. 45-56, «English prosodic stress and spanish sentence order», *Hisp*, 37 (1954), p. 152.

(53) Lorsqu'un T est pensé après-coup, il suit nécessairement le verbe; il n'en affecte pas pour autant le sens de l'énoncé et demeure atone. Ce peut notamment être le cas pour *uno* quand, dans le tour en *SE*, on n'a pas affaire à un verbe unipersonnalisé: *Donde SE puede // UNO asomar al mundo de la naturaleza* (mais, le même *un(-o,a)*, quand il tend à recouvrir un «yo» ou un «tú», n'est pas, selon FISH, pensé après-coup; voir *Cuando UNA//sirve para todo*) (p. 586).

(54) Voir *Enoncés en SE*, p. 250-252 et 263.

devant certains noms, ou le remplacement du substantif par un substitut pronominal<sup>55</sup>.

3.0.— Si notre propos n'était pas circonscrit au cas des constructions en *SE*, on aurait à faire état des recherches de BOLINGER, de DUBSKY et de FIRBAS sur l'ordre des mots en général. Car bon nombre de leurs propositions ouvrent ou reprennent des perspectives que l'on ne peut ignorer si l'on veut travailler sur la variable tactique. Même si la terminologie qu'ils utilisent les sépare presque toujours, il ne fait pas de doute que des points de rencontre apparaissent dans le rôle qu'ils accordent à l'agencement des termes du discours, et dans la manière dont ils essaient d'en rendre compte. Quoi qu'il en soit au juste de ce qui rapproche ou écarte les différentes divisions de l'énoncé entre elles (*situation/propos/reprise* de BOLINGER<sup>56</sup>, *base/noyau* d'un groupe de linguistes tchèques dont DUBSKY<sup>57</sup>, à comparer évidemment au couple *information/topique* de FISH), quoi qu'il en soit de ce qui peut s'en retrouver dans la «functional sentence perspective» et la «force dynamique de communication»<sup>58</sup> qu'elle octroie à chacun des éléments de l'expression linguistique, quoi qu'il en soit de leur parenté avec la méthode des questions sous-jacentes (HATCHER), il paraît acquis que, de quelque manière, la disposition tactique des vocables choisis par un locuteur est directement ou indirectement liée à l'effet —avoué ou non, conscient ou non— que le locuteur, à partir de ce qu'il a retenu d'une situation

(55) DE FAZIO (Sh. C.), *Separating the uses of SE in spanish*, Ph. D., Georgetown Univ., 1971, p. 76-77.

(56) Voir ci-dessus la n. 52.

(57) DUBSKY (J.), «L'inversion en espagnol», *Sbornik* (voir n. 42), A 8 (1960), p. 111-122. «[...] les éléments essentiels de la division actuelle de la phrase sont le point de départ de l'énonciation, c'est-à-dire ce qui est dans une situation donnée connu ou du moins facile à comprendre et d'où le sujet parlant part (la *base*), et le *noyau* de l'énonciation, c'est-à-dire ce que le sujet parlant dit de la base de l'énoncé ou à son égard» (V. Mathesius, 1929; cité par J. Vachek, *Dictionnaire de linguistique de l'Ecole de Prague*, Utrecht-Anvers: Spectrum, 1960, 2ème éd., 1966, p. 31).

(58) DUBSKY a proposé la traduction française de «force dynamique communicative» (p. 113). Pour une présentation de la *FSP* on peut voir FIRBAS, *Notes* (voir n. 42).

d'énonciation donnée, peut espérer produire sur cette situation en général, et le public qui s'y intègre en particulier. En sorte que l'ordre «libre» dont on parle parfois ne peut pas être un ordre «non déterminé». Car déterminé, il l'est, à l'intérieur de certaines limites, par le signifié que le locuteur souhaite transmettre, ou par l'impact qu'il compte produire par son intervention langagière; par là il se distingue de l'ordre non-libre observable dans les cas d'agencements totalement figés pour lesquels toute variation demeure synchroniquement proscrite (antéposition de l'article dans la plupart des idiomes romans, associations du type *entre los dos*, etc.): ici c'est le système linguistique lui-même qui impose ses prescriptions à tous les individus —normaux— de la communauté. Du rôle actif de l'individu dans la détermination de cet ordre —«libre», si l'on veut, mais dans le sens qu'il est effectivement libéré des contraintes pesantes de la langue—, découle naturellement qu'il ne saurait théoriquement y avoir de disposition neutre; et que même l'absence de toute emphatisation ponctuelle d'un élément ne doit pas être interprétée comme la neutralisation des effets dont est capable l'agencement tactique. Car ici, comme dans bon nombre d'autres cas, quand bien même le locuteur ne se découvre aucune raison particulière de choisir l'une des solutions offertes par la disposition linéaire des éléments linguistiques qu'il a sélectionnés, il est tenu néanmoins, en dépit de son indifférence réelle, imaginaire ou supposée, d'opter, quoi qu'il en ait, pour l'une ou l'autre de ces solutions<sup>59</sup>.

On aurait aussi à citer STIEHM qui, outre une thèse inédite sur l'ordre des éléments non-grammaticalisés<sup>60</sup>, a consacré un

(59) BOLINGER, *Meaningful word order*, p. 48-50.

LENZ avait déjà remarqué que l'ordre des mots —dont il notait qu'il a été très peu étudié— «en la oración castellana es, en general, muy libre y gobernado por el interés psicológico en mayor grado que por la estructura gramatical y lógica», *La oración*, 263, p. 406).

(60) STIEHM (B. G.), *The order of meaningful elements in modern peninsular spanish*, Univ. du Wisconsin, Madison, 1972 (Ph.D.).

article substantiel à l'examen de la variable tactique dans les syntagmes nominal et verbal («non.sentence constructions») du castillan<sup>61</sup>. Faute de remarques précises sur le problème dont il est parlé ici —étant donné que la perspective adoptée exclut l'examen de la disposition relative de SN et de SV—, on y trouvera au moins une bibliografie qui, outre les travaux déjà cités, signale, à côté de recherches plus générales sur l'agencement linéaire des termes du discours, une quinzaine d'études traitant d'un aspect particulier de l'ordre des mots en espagnol, dont trois thèses nord-américaines inédites.

3.1.— Des diverses remarques recensées, de portée inégale, on peut espérer tirer un certain nombre d'enseignements.

1<sup>o</sup>) L'ordre des mots, dans les constructions en SE + V + SN qui nous occupent, diffère de l'ordre des mots dans la proposition espagnole en général: BULL et ses collaborateurs ont noté que le substantif y est beaucoup plus souvent postposé.

2<sup>o</sup>) Dans leur majorité, ceux des grammairiens qui se sont précisément penchés sur la question, retiennent la fonction différenciatrice de la disposition tactique, au regard des interprétations sémantiques possibles de ces constructions.

3<sup>o</sup>) Les KAHANE ont souligné que, dans les propositions binaires, la position du nom par rapport au verbe coïncide avec l'une des deux orientations sémantiques du procès (imperfective /perfective). Ce nuancement aspectuel que sa place dans le syntagme projette vers le verbe, DUBSKY pense pouvoir l'intégrer dans le cadre, plus général, de la relation qui paraît s'établir entre la teneur sémantique du verbe —la teneur constante par laquelle il se trouve défini en langue, ou la teneur changeante avec laquelle il figure, ponctuellement,

(61) «Spanish word order in non-sentence constructions», *Lan*, 51, 1 (1975), p. 49-88.

Ce travail était déjà prêt pour l'impression lorsqu'on a pris connaissance de l'article de E. Torrego, «On inversion in spanish and some of its effects», *LI*, 15 (1984), p. 103-130. Mais, traitant exclusivement de la «free subject inversion», et de ses retombées, il n'aborde pas le problème qui nous préoccupe ici.

dans le discours— et son emplacement<sup>62</sup>. En conséquence de quoi, à ses yeux, les KAHANE, comme aussi BOLINGER, malgré la diversité de leurs conceptions, reconnaissent tous dans l'arrangement tactique un apport sémantique. 4<sup>o</sup>) Cet arrangement permet de distinguer les pronominales à valeur passive des réfléchies ou des unipersonnelles (GILI GAYA et, avec des précisions détaillées, les KAHANE). QUILIS note seulement la fréquence de la postpositon du nom dans les premières.

Cette postposition tend à le faire prendre pour un objet primaire, d'où il découle alors que le verbe peut être mis au singulier (LENZ). Dans les cas où le nom est lui-même au singulier, cette postposition oriente vers l'interprétation impersonnelle, c'est-à-dire vers l'unipersonnalisation du verbe. En sorte que, si l'on tient à l'éviter, il convient d'antéposer le nom (*Guiones*). Il s'ensuit que la non-concordance numérique verbe-nom reste inadmissible en cas de postposition du verbe (QUESADA).

(62) Ainsi l'agencement VS, selon HATCHER, correspond à 80 % à des cas de «phrase existentielle», déjà évoquée, et pas seulement en indo-européen, par O. Jespersen, (*Philosophie*, p. 209-212) comme «un type de prédication caractérisé par la postposition finale du nom qui désigne l'élément dont l'existence est en question», quand le verbe est intransitif et que le sujet grammatical représente une chose. Du moins si l'on considère, comme elle l'a fait, comme verbes d'existence non seulement tous ceux qui, par eux-mêmes expriment différents aspects de l'existence (la présence ou l'absence, le commandement, la continuation, la production, la survenance, l'apparition, la venue, le retour, etc.), mais également ceux qui y font référence de façon plus ou moins voilée (ils sont aussi nombreux que les premiers) *Theme*, p. 5-24).

DUBSKY, qui pour le verbe antéposé parle de «dédynamisation», ajoute que les verbes d'existence sont loin d'être les seuls dans ce cas. En effet, d'autres comptages que ceux de HATCHER font apparaître, dans les phrases en VS: 38 % de verbes de mouvement, 10 % de verbes d'apparition ou de disparition (mais on vient de voir que HATCHER les avait inclus dans les verbes d'existence), 10 % de verbes exprimant des bruits ou des sons, 4% de verbes d'affirmation, et 18% de verbes auxiliarisés ou en voie d'auxiliarisation, avec en outre 20% de verbes divers (*Inversion*, p. 113-115).

A l'instar de R. Le Bidois pour le français (La «inversion absolue du substantif sujet», *FrM*, 9 (1941), p. 111-128), L.J. Cisneros a aussi souligné l'antéposition du verbe à l'indicatif dans le style journalistique, surtout quand il s'agit d'un verbe de mouvement («El orden de las palabras en español», *Mercurio peruano*, 37 (1956), p. 383).

Et dans le cas de verbes antéposés «de la calidad de parecer, ser, semejar, estar», il parle de «una solemnidad que solo se gana por la anteposición» (p. 383).

5<sup>o</sup>) Quoi qu'il en soit, dans ce qui précède, on ne trouve en somme que des effets dus à l'ordre des termes. Sans peut-être le savoir toujours, certains chercheurs se sont efforcés, dans le mécanisme même de la production de la phrase, plus précisément, dans ce qui régit l'agencement des éléments linguistiques sur l'axe linéaire de l'unité de discours, de découvrir les raisons de ce fonctionnement. Autrement dit, on s'est quelquefois préoccupé d'élucider les conditions de langue capables d'expliquer pourquoi et comment, dans tel énoncé, c'est tel ordre qui apparaît seulement, ou bien quand il pourrait être différent, pourquoi c'est lui qui a été préféré. La plupart de ces tentatives essaient d'expliquer par des mobiles mentaux le choix tactique, l'un des aspects de la configuration syntaxique, de la formalisation discursive de l'énoncé puis de la phrase qui n'en est que le résidu doublement partiel — parce qu'elle ne peut prétendre garder la trace de tous les ingrédients de la situation d'énonciation d'abord, parce qu'elle n'est pas en mesure de conserver toujours la totalité des seuls ingrédients linguistiques, ensuite. Et ces impératifs, tout le monde semble d'accord pour estimer qu'ils ne peuvent être appréhendés qu'aun sein de la totalité de l'acte de communication, le cadre de l'énonciation: pour l'essentiel, un émetteur ayant choisi le langage comme moyen d'expression, un récepteur (unique ou multiplié), un idiome commun aux deux qui cimente leurs particularismes idiolectaux, l'intention et/ou la volonté chez le premier de transmettre un certain contenu d'information ou de provoquer un certain type de réaction dans son public et aussi l'environnement global qui définit le contexte linguistique et situationnel de l'acte de langage<sup>63</sup>.

---

(63) L. J. Cisneros avait déjà mis l'accent sur l'importance de la «perspective» dans la formalisation linguistique, et notamment l'ordre des mots: «y esa perspectiva estará dictada por circunstancias distintas, como pueden ser, de un lado, el auditor, de otro lado, la situación», de sorte que nous ne parlons pas de la même façon avec des inconnus, des amis ou des parents (p. 370).

6<sup>a</sup>) Des études statistiques ont amené l'équipe de BULL à la conclusion que la position du sujet syntaxique est sans rapport avec le modèle syntaxique qui suit ou précède le verbe. Cela ne signifie pas que l'ordre VS reste indifférent à toute variation syntaxique. En effet, est-il précisé, si la construction pronominale terciopersonnelle, ne paraît pas jouer de rôle déterminant, l'ordre des mots n'en est pas moins soumis, au sein des pronominales, à quelques variations, selon certaines circonstances, dont quelques-unes se trouvent syntaxiquement explicitées. Il faut plutôt entendre que cette sensibilité à la configuration formelle de l'environnement discursif se révèle seulement dans la mesure où cette dernière dépend elle-même de mobiles sémantiques. Chez BOLINGER, chez HATCHER, chez FISH, comme chez DUBSKY, derrière d'apparentes divergences, on détecte une volonté commune de tourner le dos à toute approche soit logique, soit formelle, et en particulier, pour repousser la distinction traditionnelle entre sujet /prédicat. Mais étudier la variable tactique reste extrêmement délicat car chaque élément de l'énoncé se trouve soumis au jeu des relations qui le lient aux autres et qui les lient entre eux. En sorte qu'il est malaisé d'observer à nu le comportement tactique du verbe et de son sujet, l'un par rapport à l'autre, ailleurs que dans les phrases nucléaires minimales<sup>64</sup>. Malgré tout, quelle que soit l'optique adoptée, on peut au moins pour l'espagnol déceler une tendance générale dans la phrase nucléaire à verbe transitif: chaque élément est d'autant plus enclin à figurer en dernier que le locuteur, dans le cadre énonciatif ponctuel et éphémère qui est le sien, le croit porteur de l'essentiel de ce qu'il pense vouloir communiquer qu'il s'agisse de transmettre une information ou d'induire un comportement et qui a motivé sa prise de parole. Appliqué aux pronominales terciopersonnelles, ce principe de régularité doit pouvoir aider à cerner les conditions qui favorisent chacun des deux agencements.

---

(64) BOLINGER, *Meaningful word order*, p. 45-47.

3.2.— A défaut de mieux, cet examen comparatif aura au moins permis de voir que, sur le problème qui nous préoccupe, il n'est pas facile de dégager de grandes certitudes. Même parmi les commentaires les plus sommaires, ceux qui, en l'absence d'aucune monographie méthodique sur le sujet, ne dépassent guère le niveau de la réaction grossière, les observations de GILI GAYA et des *Guiones* d'une part sont contredites par celles de QUILIS et de ALONSO DEL RÍO d'autre part. De pareilles discordances dans le témoignage d'hispanophones natifs ne laissent pas d'étonner, même si la nécessité d'une interprétation sémantique individuelle pour séparer les valeurs «impersonnelle» et «passive» des séquences en SE + V + SN peut en partie les expliquer. Elles soulignent une fois de plus les inconvénients d'une nomenclature qui, parce qu'elle se fonde sur l'appréciation indéfinie et imprécise d'un effet de sens circonstanciel, n'est pas en mesure d'évacuer l'équation personnelle de l'observateur.

3.3.— Plus curieusement encore, parmi les deux études d'envergure, deux sont en contradiction: l'une, statistique (celle de BULL et son équipe), l'autre non (celle des KAHANE<sup>65</sup>). Dans ce nouveau désaccord, on peut voir la conséquence de modes d'approche dissemblables. On pourrait encore songer à l'interpréter comme l'indice d'une divergence entre l'espagnol parlé à Mexico dans les années 50 et l'espagnol péninsulaire standard sur la façon de disposer les éléments des constructions considérées, si pareille divergence sur un pareil point pouvait mériter quelque crédit. Mais cela ne suffit pas à rassurer tout à fait. Pourtant, à la réflexion, il n'y a pas de quoi rester trop perplexe. En effet, si l'on admet que les résultats du groupe BULL, tirés d'un travail statistique, ont de

---

(65) Les KAHANE ont précisé: «[...] under our system it was impossible to use the statistical method, which would have been, especially after Keniston's fundamental work, highly desirable. [...] our indications about frequency, always cautiously stated, reflect impressions rather than figures» (p. 236, 1.2.).

meilleures chances de ne pas déformer ou trahir la pratique réelle des hispanophones, c'est dans 54,8% des cas que le nom s'antépose dans les pronominales à valeur passive. Si cet agencement  $\overrightarrow{\text{SN} + \text{V}}$  est nettement majoritaire on ne peut pas dire pour autant qu'il s'agisse d'une majorité écrasante. Dès lors, il est plus facile de concevoir qu'une recherche non-quantitative comme celle des KAHANE, sans autre ambition que de dégager des tendances, puisse ne pas exactement corroborer un principe de régularité qui s'impose aussi modestement. Au demeurant, il n'est d'ailleurs pas tout à fait assuré que la démarche statistique garantisse des résultats plus fiables. Le problème du substantif sans prédéterminant en fonction de sujet syntaxique antéposé, qui a opposé le groupe BULL et HATCHER, comme on l'a rappelé ci-dessus<sup>66</sup>, a même montré à quelles erreurs elle pouvait parfois conduire.

3.4.— D'ailleurs la réflexion méthodologique a déjà mis l'accent sur les difficultés qu'il peut y avoir à vouloir appliquer au matériau linguistique une procédure de traitement statistique<sup>67</sup>. L'une d'entre elles est de définir dans le domaine proprement linguistique des ensembles observables. Car, pour qu'un rassemblement d'objets soit un ensemble, il faut, d'une part, que l'on ait un moyen de dire si deux objets de ce rassemblement sont ou non différents, et, d'autre part, s'il existe une définition totale de tous les objets de ce rassemblement permettant de décider si un objet donné en fait ou non partie<sup>68</sup>. Or, du moins l'a-t-on prétendu, «il n'existe pas [...] d'unités linguistiques ayant une définition faisant l'una-

(66) Voir ci-dessus la n. 49.

(67) A la suite de R. Moreau, on hésite à parler, comme on le fait parfois, de statistique linguistique: «La méthode statistique est seulement une méthode d'observation. Une partie des critiques qui lui sont adressées vient sans doute de ce qu'on parle à tort de linguistique statistique pour désigner des études linguistiques faites en utilisant la statistique, et qu'on a pu croire qu'une nouvelle linguistique en résulterait» (intervention au Colloque de Strasbourg du 20-22 avril 1964, *Statistique et analyse linguistique*, Paris: P.U.F., 1966, p. 131).

(68) *Ibidem*, p. 125-126.

nimité»<sup>69</sup>. Si la remarque vaut de façon générale, elle vaudra *a fortiori* dans le domaine des pronominales dont l'interprétation, en l'absence de marque sémiologique capable de la sélectionner, met forcément l'observateur à contribution. Par ailleurs, l'étude quantitative présente le risque d'une double erreur: prendre pour significative une différence qui peut n'être due qu'au hasard; extrapoler illégitimement. On n'échappe à la première que si l'on maîtrise parfaitement les techniques statistiques<sup>70</sup>. On a d'autant plus de chances d'écarter la seconde que l'on travaille sur un échantillon plus représentatif<sup>71</sup>.

4.0.— Pour un linguiste formé à la psychomécanique, ce sont là des problèmes étranges, presque étrangers. Car s'il ne dédaigne pas de recourir aux informations fréquentielles apportées par les recensements, il ne compte jamais vraiment sur les dénombrements pour lui fournir des hypothèses susceptibles d'expliquer un phénomène linguistique donné. Les comptages ne pouvant porter que sur des faits de discours, ils maintiennent forcément au niveau des manifestations du phénomène considéré, et ne permettent donc pas d'accéder aux représentations abstraites de la langue qui, sans les imposer exactement, sans les prescrire impérativement les autorise, —si l'on veut, ne les proscrit pas<sup>72</sup>—, et sont donc les con-

(69) «Le critère de définition d'un phénomène linguistique en vue d'une étude de statistique doit être précis et éliminer tout besoin d'interprétation. Une machine devrait pouvoir l'utiliser» *Ibidem*, (p. 126).

(70) En particulier, «il y a toujours un risque à accepter ou à rejeter l'hypothèse zéro et aucune certitude n'est possible en la matière». On pense aux limites de toute conception taxinomique de la science, telles que N. Ruwet les a soulignées: [...] d'un ensemble d'observations ou d'expériences on ne peut tirer que des généralisations *négligentes*» (*Introduction*, 1.1., p. 13).

(71) Y. Lebrun, «Linguistique quantitative», *Statistique et analyse*, p. 107.

(72) Pour reprendre une formule lapidaire utilisée parfois, dans son enseignement par M. Molho: «La langue c'est du prescrit, le discours c'est du non-proscrit». On rappellera aussi cette phrase de G. Guillaume: «Le discours est une construction opérée momentanément avec des matériaux qui sont ceux de la langue, ouvrage préconstruit en nous, acquis par héritage, et dont le moment de construction nous échappe» (*Leçons de linguistique 1948-1949*, 2, série B: *Psycho-systématique du langage, Principes, méthodes et applications I*, Québec: Presse de l'Univ. Laval, Paris: Klincksieck, 1971, p. 19).

ditions de concevabilité du phénomène. De ce fait, tout ce que l'on peut attendre d'eux, dans le meilleur des cas, c'est seulement la probabilité d'un comportement langagier en rapport avec le phénomène. En tout état de cause, ils ne sauraient apporter de lueurs véritables sur ce qui, au-dessus de l'individu mais aussi de la communauté linguistique dans son ensemble, rend possible ce comportement.

4.1.— On sait que pour G. Guillaume le développement de l'acte de langage s'inscrit entre deux limites qui en constituent sa limitation mécanique, sa limite de départ, la saisie radicale<sup>73</sup>, essentiellement fait de langue, et sa limite d'aboutissement, la saisie phrastique, fait de discours<sup>74</sup>. C'est la position de la saisie lexicale entre ces deux limites qui «confère au mot sa forme générale, et en détermine ainsi, pour l'essentiel, la typologie linguistique»: la saisie radicale, dissociative et analytique, et la saisie phrastique, associative et synthétique, ont une position fixe, la saisie lexicale, une position mobile qui détermine l'économie interne du vocable, variable selon la distance à laquelle elle se trouve des saisies extrêmes<sup>75</sup>.

4.2.— On a parfois voulu voir dans la linguistique guillaumienne une linguistique du mot, par opposition à d'autres conceptions qui partent de la phrase. Pour dissiper cette apparence et en même temps l'expliquer, il suffit de citer le maître lui-même.

«L'unité de puissance une fois construite en langue, on procède, s'il y a lieu, c'est-à-dire, s'il est besoin, à la construction de l'unité d'effet, qui est la phrase de discours. L'unité d'effet se construit à partir des unités de puissance pré-construites et sa construction, ses possibilités de construction, dépendent de ce que sont dans la langue, de par

(73) Définie comme «l'opération finale obligée» en laquelle se résout, à son terme, la saisie analytique descendante, allant à l'étroit (*Leçons*, 2, B, p. 28).

(74) *Leçons*, 2, B, p. 93, 95-96, et p. 28.

(75) La saisie lexicale «est constructrice de l'unité de puissance»; voir *Leçons*, 2, B, p. 29 y 37.

leur constitution, les mots de puissance. Il découle de là qu'en bonne méthode, en saine linguistique, toute étude du mécanisme constructif de phrase se subordonnera à une considération préalable de la structure du mot»<sup>76</sup>.

«Un psychomécanicien considère que le mot est le lieu où se joue l'appréhension phrastique, c'est-à-dire la syntaxe»<sup>77</sup>. Celle-ci en effet voit son champ varier, en fonction des variations de la répartition de l'idiome en endo-phrastie et en exo-phrastie, c'est-à-dire, finalement, selon la place prise par la saisie lexicale, en un mot, selon la structure même du vocable:

«[...] d'une manière générale, la construction du mot, dans les langues qui nous sont familières, appartient tout entière à l'exo-phrastie et se présente close quand arrive l'endo-phrastie, laquelle assemble les mots dans la phrase [...]. La construction du mot appartient à l'exo-phrastie: c'est le fait dominant sous le rapport structure dans les langues indo-européennes. Il existe certainement des questions de degré, mais peu importantes, et il n'y a pas lieu, dans une théorie générale, de s'y beaucoup arrêter»<sup>78</sup>.

Les choses sont donc parfaitement claires. Il n'y a donc pas lieu de penser, comme on l'a cru hâtivement, que pour G. Guillaume les phrases appartiennent au discours. «Ce qui appartient au discours, c'est la construction effective des phrases; les principes de cette construction son inscrites en langue»<sup>79</sup>. Si la psychosystématique accorde au mot «une place cruciale dans l'acte de langage», justification en est donnée par W.H. Hirtle d'une façon qui ne laisse place à aucune ambiguïté:

«Comme aboutissement observable de l'acte de représentation et comme point de départ obligé de l'acte d'expression, le mot nous paraît occuper un seuil nécessaire entre la langue, vue comme acquisi-

(76) *Leçons*, 2, B, p. 29-30.

(77) *Grammaire générative et transformationnelle et psychomécanique du langage*, Paris: Ed. universitaires, 1973, p. 10.

(78) G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 114.

(79) Voir la n. 77; et également, de G. Moignet, «Esquisse d'une théorie psychomécanique de la phrase interrogative», *Langages*, 3 (: *Linguistique française. Le verbe et la phrase*) (1966), p. 52.

tion permanente de la pensée, et la phrase, qui est le résultat éphémère d'un acte de langage»<sup>80</sup>.

4.3.— Le problème de l'ordre des mots se rattache dans son optique à la définition exo-phrastique de l'unité de puissance<sup>81</sup>:

«Les langues d'une manière générale [...] progresseraient selon un mouvement qui réduit l'endo-phrastie au bénéfice de l'exo-phrastie. Un état avancé de ce mouvement porterait cette conséquence que la construction de la phrase elle-même reposerait sur un mécanisme additif, faisant ressortir une somme et non un reste. Et ce mécanisme surtout additif serait celui auquel la phrase obéirait dans les langues romanes, alors qu'en latin un état moins avancé du même mouvement soustractive, et se concluant en conséquence, non par une somme mais par un reste, par un reste qui est le verbe, plus exactement, la phrase-mot assez allégée d'éléments particuliers pour avoir figure de verbe»<sup>82</sup>.

4.4.— Sous le rapport de l'incidence<sup>83</sup>, le verbe intransitif diffère du verbe transitif en ce que, sans être forcément auto-

(80) W. H. Hirtle, «Structure du mot et structure syntaxique», *Grammaire générative et psychomécanique* (voir la n. 77), p. 26.

(81) *Leçons*, 2, B, p. 115-116; voir aussi, p. 118: «Perçue à vol d'oiseau, l'histoire générale du langage est réduction de l'endo-phrastie à l'exophrastie, et cette réduction affecte à la fois le vocabulaire et la syntaxe».

(82) «La catégorie du verbe n'est pleinement acquise qu'avec l'incidence du mot à la personne ordinale: celle qui change de rang», qu'au moment où il emporte avec soi dans la langue, par mécanisme incorporé, une assiette pronominale une et de fonction unique, absolument invariante» (G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 160, 100, 99, 81-82 et 88).

A l'instar du latin, l'espagnol n'a pas atteint catégoriquement l'état de verbe, en ce sens que l'apport verbal est incident aussi bien à un pronom en fonction de sujet (*Viene*) qu'à un pronom en fonction de prédicat (*Nosotros vendremos*).

«[...] déjà le verbe préfigure son existence catégorique là où, incident intérieurement à un pronom unique, ce pronom retient une alternance fonctionnelle invariante, toujours la même [...]» (G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 100).

Par cette alternance pronominale sujet/prédicat qu'il involue, le verbe castillan occupe la position transitoire entre celle de phrase-mot (incorporant uniquement la fonction de sujet, qui, si le sujet est exprimé par un substantif, se trouve répétée dans le plan nominal et dans le plan verbal) et celle de verbe homogène (n'incorporant que la fonction de prédicat). C'est elle qui fait que tout verbe castillan peut être considéré soit comme un prédicat pur (*Nosotros vendremos*), soit comme un syntagme contenant sujet et prédicat, et qu'il doit donc recevoir deux analyses structurelles rendant compte de cette dualité de contenu.

(83) Pour la psychomécanique du langage, le système des parties de langue a pour discriminant leur *incidence*, qui est donc l'une des formes vectrices conduisant à la caté-

me et auto-suffisant —le verbe-phrase, état moins abouti de la définition du verbe, l'est, le verbe-mot, ne l'est pas— il lui faut moins d'aide extérieure pour figurer en phrase. Certes, comme le verbe transitif, il doit faire appel à un support principal indispensable, interne ou externe —selon son état—, capable d'accueillir dans son assiette personnelle son apport prédicatif<sup>84</sup>. Mais, par différence avec lui, là s'arrête en l'occurrence sa dépendance, car il n'est pas, comme lui, tributaire d'un support second: son signifié le dispense de faire appel à un deuxième élément (pro)nominal substantif pour achever sa formalisation discursive. De ce fait, moins démuné et moins demandeur, mais aussi moins riche en capacités relationnelles, il présente donc une moindre possibilité de prolongement et de diversification discursives. En effet, il ne peut guère, en dehors de son prolongement vers le support principal qui en constitue le sujet syntaxique —le support de prédication— aller, dans une phrase, au-delà de ce qu'il est en langue, du moins sans quitter le mécanisme directement incidenciel et

---

gorie terminale du vocable. Cette notion «a trait au mouvement, absolument général dans le langage, selon lequel, partout et toujours, il y a apport de signification, et référence de l'apport à un support». La sous-catégorisation du mot au sein du plan verbal ou du plan nominal est en grande partie déterminée par la nature du support que l'apport se destine, ainsi que par le mécanisme que cette distinction s'attribue et se réserve (voir G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 137 et 152, mais aussi *Langage et science du langage*, Paris: Nizet, Québec: Presses de l'Univ. Laval, 1964, p. 37 et 250-251, et *Principes de linguistique théorique*, Paris: Klincksieck, Québec: Presses de l'Univ. Laval, 1973, p. 201-205). Par là se retrouve, répété dans l'en deçà de la phrase, dans le mot même dont elle opère la formalisation linguistique, une relation qui est la relation prédicative. Le mécanisme de l'incidence intériorise le problème de la personne, la personne étant le support que se cherche, plus ou moins tôt ou plus ou moins tard, en langue ou en discours, l'apport de signification dont fait usage le discours. Selon l'insertion de cette incidence dans le temps opératif (praxéogénique: voir R. Valin dans l'Introduction à G. Guillaume, *Leçons de linguistique 1948-1949*, 1, Série A: *structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, Québec: Presses de l'Univ. Laval, Paris: Klincksieck, 1971, p. 15-22), il convient de distinguer entre incidence précoce (jouée dès la langue) et incidence tardive (se jouant seulement dans le discours). Voir G. Moignet, *Systématique*, 20-37.

(84) Pour une analyse détaillée des verbes latin, castillan, et français, d'une part et pour un examen fouillé de *ego* /*tu*/ *yo*/ *tú*, *moi-je* / *toi-tu*, on peut consulter tout particulièrement J. C. Chevalier, *Verbe*, p. 15-28, également, du *pronom, du verbe et du sujet* (voir la n. 14), p. 31-58, et encore M. Molho, «Le problème de l'infinitif en portugais», *BHi*, 61 (1959), p. 35, n. 22.

sans passer par l'entremise de quelque préposition. En revanche, par sa double incidence, le verbe transitif est amené, sans désertier ce même mécanisme, à se parachever en endo-phrastie, non seulement dans son en deçà par la quête de son support principal, mais aussi dans son au-delà par la recherche d'un support second qui fonctionne à son endroit comme objet primaire. Ainsi donc, si pour les deux la formalisation définitive tarde à se conclure jusqu'au discours, tandis que le verbe intransitif voit sa définition sémantique —matérielle— achevée dès la langue, en exo-phrastie, le verbe transitif doit attendre la phrase elle-même pour la voir se clore définitivement. En sorte que, pour les verbes qui s'y prêtent<sup>85</sup>, la modalité non-transitivée d'un verbe transitif peut être considérée, par rapport à sa modalité transitivée, comme plus proche de l'état puissanciel du même verbe: dans la mesure où dans cette exploitation, qui conserve à sa matière la plus grande part de la généralité compatible avec sa spécificité, et qui lui donne une extension supérieure mais une compréhension plus réduite, il se passe du concours d'un objet primaire pour assurer sa détermination sémantique et parfaire sa formalisation syntaxique. Etant bien entendu, comme cela paraît désormais avoir été bien démontré, que, en dépit d'une pratique terminologique quelque peu confusionniste mais assez répandue encore pour figurer dans l'intitulé de recherches récentes<sup>86</sup>, on ne saurait,

(85) «Il resterait [...] à recenser par le menu ce que doit être *O* pour admettre qu'en discours un verbe transitif puisse *ad libitum* laisser à son site la valeur de *x* ou le singulariser, aussi peu que ce soit par une manifestation physique. On alignerait ainsi maint et maint verbe en faisant la remarque [...] que par le premier choix on déclare une opération effective ou une pure possibilité. [...] On découvrirait sans doute que leur nombre est si élevé qu'il y aurait avantage à rechercher plutôt les verbes qui s'interdisent cette double construction et à scruter ce qui dans l'opération qu'ils intègrent les force à la déclaration manifeste du site» (J.-C. Chevalier, *Verbe*, p. 106-107).

(86) On songe en particulier au travail de M. Rothemberg: *Les verbes A LA FOIS transitifs et intransitifs en français contemporain*; La Haye-Paris: Mouton, 1974 (souligné par nous). On trouvera quelques critiques de sa présentation des verbes du type *coûter*, *durer*, etc. dans F. Tollis, *Remarques sur les emplois interrogatifs des pronoms QUE-, QUIEN-, CUAL- et CUANT- en espagnol (remarques sémantiques, syntaxiques et pragmatiques)*, à paraître, VII, 2 b.

pour la seule raison qu'il a été construit sans objet syntaxique, tenir forcément un verbe pour intransitif, encore moins comme foncièrement privé de toute possibilité de transitivité (devenu intransitif)<sup>87</sup>

Au demeurant, G. Guillaume l'avait déjà suggéré en rapprochant les associations symbiotiques Auxiliaire + Participe et Copule + Adjectif, du groupe Verbe transitivé + Objet primaire<sup>88</sup>.

«[...] en serrant le raisonnement et en procédant à une analyse fine, on pourrait démontrer que la transitivité spéciale des auxiliaires n'est qu'un cas particulier du mécanisme général de la transitivité»<sup>89</sup>.

5.— Finalement, au regard de l'ensemble des grammairiens ou des linguistiques qui se sont penchés de près ou de loin sur la construction associant *SE* à un verbe et à un élément substantif explicite (nominal ou pronominal), tels qu'ils ont été présentés antérieurement dans les *Énoncés en SE*, le nombre de ceux qui nous ont paru s'intéresser à la variable tactique demeure très réduit<sup>90</sup>, et plus réduit, de toute façon, que le nombre de ceux qui, peu explicites ou carrément muets sur la disposition relative du verbe pronominalisé et du terme substantif, se sont parfois montrés sensibles, en tant qu'hispanophones natifs, aux variations de leur arrange-

(87) «[...] un «intransitif» n'est tel que par inclusion en lui d'un *gène* indissociable de son site; alors que la particularité de l'«emploi» ici en cause est, dans le cas d'un site parfaitement distingué du *gène*, de laisser ce site à seule fin de lui conserver une infinie généralité - enclos dans le verbe» (J.- C. Chevalier, *Verbe*, p. 103).

(88) *Leçons*, 2, B, p. 191.

(89) Ces considérations amènent à distinguer toujours entre deux sortes de prédicats, le prédicat de langue et le prédicat de discours, c'est-à-dire, entre deux prédictivités: «la prédictivité essentielle et étroite qui appartient au verbe, et qui est un fait de langue, un fait d'exo-phrastique, et la prédictivité accidentelle et étendue appartenant au verbe suivi de ses compléments, c'est-à-dire à un verbe de discours, que le discours a formé, pour ses fins propres, dans le moment du besoin», en endo-phrastique: «N'est prédicat en langue, prédicat exo-phrastique par destination, que le verbe». Mais, en discours, «le verbe est susceptible de s'ajouter momentanément des éléments non verbaux qui en augmentent la compréhension» (G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 196 et 198).

(90) A peine plus d'une vingtaine, sur 66 ouvrages ou articles consultés (voir *Énoncés en SE*, 3.1, p. 262).

ment. Il n'en demeure pas moins qu'on ne peut espérer étudier ce type de tournure sans prendre également en charge l'ordre des syntagmes qu'il contient. Pour ce faire, l'optique psychosystématique incite à se pencher tout particulièrement sur le verbe, sur sa définition idéogénétique. Car c'est elle, en fin de compte, qui dessine les limites de sa combinabilité, c'est-à-dire l'éventail des relations sémantico-syntaxiques qu'il peut prétendre nouer avec l'élément substantif auquel on le condamne à vivre en bonne entente dans le cadre syntaxique considéré. Mais, comme l'ont suggéré plusieurs des spécialistes cités, il faut également, en replaçant la phrase dans le cadre précis des conditions qui l'ont fait naître et qui, lors de son éclosion et de son développement, lui ont donné le statut d'énoncé, avec l'ensemble des amarres qui l'attachent à une seule situation d'énonciation, ne pas perdre de vue que parfois, sans doute même très souvent, la disposition linéaire sert les objectifs —conscients ou inconscients— du locuteur, et se met donc au service d'une certaine stratégie discursive. Malgré les difficultés qu'elle crée parfois, il semble que seule une analyse de l'énoncé de type pragmatique en thème et rhème (ou des équivalents) peut permettre de dégager, au regard et, éventuellement, aux côtés d'autres données syntaxiques, parmi lesquelles figure en bonne place l'accord numérique entre le verbe et l'élément substantif — dans le cas où ce dernier n'est pas au singulier— la portée du facteur tactique. Ce genre de division, derrière une terminologie très —trop— largement variable, repose pour l'essentiel sur la distinction, dans le contenu de l'énoncé, de ce qui, en raison d'un parti pris du seul locuteur, a reçu le statut de matière-apport. C'est seulement la seconde qui fait naître la prise de parole, parce que, pour son détenteur, elle est la seule qui soit présentée et considérée comme pouvant, dans le cadre énonciatif donné, faire progresser l'information. Quant à la première elle a pour mission essentielle de servir d'appui à la seconde et, par là, d'assurer avec l'antécédence

discursive et/ou l'environnement situationnel le plus large, la continuité capable de garantir une progressivité et une fluidité jugées suffisantes. La psychosystématique, habituée à appliquer à la syntaxe et à l'unité de langue le principe d'analyse en apport/support devrait parvenir sans violence à plaquer le même principe de division sur l'unité de discours —plutôt que de la phrase, il s'agit alors de l'énoncé—, et sur un plan sémantique désormais, celui de la sémantique de l'énoncé entendu comme une parcelle de l'énoncé plus large qu'il faut bien se résoudre à tenir sous le regard quand on veut tenter de dégager la stratégie discursive du locuteur.

Une telle étude paraît donc requérir une double orientation, mais une double orientation moins hétérogène et disparate qu'on pourrait le penser à première vue. De toute façon, dans le cas particulier de la concaténation *SE + V + SN*, comme dans le cas tout à fait général, la disposition relative, dans le discours, de vocables «déjà fortement exo-phrastiques» relève d'une «formation de phrase où persiste encore la construction endo-phrastique»<sup>91</sup>. En conséquence son examen dans un idiome donné oblige à se préoccuper du partage qui s'y opère entre endo-et exo-phrastie.

F. TOLLIS

Université de Pau et des Pays de l'Adour.

---

(91) G. Guillaume, *Leçons*, 2, B, p. 120.